



AVANT-PROPOS

L'histoire de l'agronomie n'a suscité en France qu'un intérêt fort inégal. Certes, les historiens du monde rural ont toujours utilisé les écrits agronomiques des époques sur lesquelles ils travaillaient. Mais les traditions agronomiques proprement dites, c'est-à-dire les connaissances elles-mêmes, leur statut, leur élaboration et leur transmission, ont été relativement peu étudiées. Il y a tout juste trente ans, en 1967, paraissait la thèse magistrale d'André J. Bourde, Agronomie et agronomes en France au XVIIIe siècle¹, à laquelle nous tenons à rendre hommage ici. Mais il faut bien reconnaître que cet exemple a été assez peu suivi. Était-il trop en avance sur son temps ? Les candidats potentiels ont-ils été découragés par un niveau d'excellence trop élevé pour eux ? Ce n'est pas impossible. Mais il y a sans doute aussi autre chose, qui est le statut incertain de l'agronomie, entre science et technique. Est-elle une science ? Mais l'histoire des sciences l'ignore, ou peu s'en faut. Doit-on plutôt l'assimiler aux techniques ? Les historiens de l'agriculture s'y sont davantage intéressés. Mais l'agronomie relève du discours autant que des pratiques. Et d'un discours ordinairement écrit, où la réflexion, le calcul, voire la spéculation théorique ont autant de place que les recettes ou les conseils d'application directe.

A partir du XVIIe siècle, le discours agronomique se veut même de plus en plus scientifique, étant entendu que les conceptions de ce qui est scientifique et de ce qui ne l'est pas peuvent alors être fort éloignées des nôtres. Mais scientifiques ou non, toutes les sociétés qui connaissent l'agriculture ou l'élevage élaborent des savoirs en connexion avec leurs pratiques. Et dès lors que ces savoirs font l'objet d'une élaboration qui

dépasse les limites de la pratique immédiate, on peut parler d'une pensée agronomique. Deux tournants sont alors essentiels dans l'histoire de cette pensée : l'apparition de l'écriture, qui introduit des changements décisifs dans la façon dont les savoirs circulent; et le développement de la science moderne, qui va bouleverser les conditions de leur élaboration à partir du XIXe siècle.

Cependant, après une période creuse, l'histoire de l'agronomie commence à regagner du terrain en France. J.-L. Gaulin a soutenu en 1990 une thèse sur Pierre de Crescens et l'agronomie italienne au Moyen Age, et en a tiré plusieurs articles importants. D'une autre part, les agronomes, naguère rassemblés dans une indifférence assez massive à l'histoire lorsque celle-ci s'aventurait dans leur domaine, ont commencé à revoir leur position. La brèche a été ouverte par l'Histoire de l'agronomie en France, de Jean Boulaine², qui ouvre enfin le dialogue entre ces deux métiers si différents que sont l'agronomie moderne et l'histoire. En même temps, les historiens reprennent goût à une discipline qui s'est profondément transformée depuis l'Histoire de la France rurale de G. Duby et A. Wallon en 1975³. L'archéologie notamment a beaucoup apporté et nous donne une vision très nouvelle des agricultures de certaines époques anciennes. Lorsque s'est tenu à Rennes en 1994 le grand colloque organisé par la toute nouvelle Association d'Histoire des Sociétés rurales, un atelier y fut consacré au thème "Histoire rurale et sciences agronomiques" : c'était une vraie première. Cet atelier ouvrit de nombreuses pistes et suscita des discussions sur la définition même de l'agronomie, montrant l'intérêt d'une confrontation entre auteurs venus d'horizons différents⁴. L'initiative de poursuivre et développer à Aix-en-Provence ce qui avait été commencé à Rennes revient à Marie-Claire Amouretti. Le Comité des Travaux Historiques et Scientifiques a fait le meilleur accueil à sa proposition et s'y est associé en la personne d'un de ses membres, François Sigaut.

La réunion où furent présentées les contributions figurant dans ce volume (sauf la dernière) s'est déroulée à Aix, du 23 au 29 octobre 1995, dans le cadre du 120e Congrès des Sociétés

Historiques et Scientifiques. Toutes ces contributions ont en commun de se référer à des sources directes d'une extrême diversité - diversité qui est devenue la caractéristique de ce livre. Un relevé de manuscrits vétérinaires byzantins, une enquête orale auprès d'un meunier contemporain, une étude sur la famille des éditeurs de La Maison Rustique, quoi de plus différent ? Or il y a dans tous ces cas une visée commune, qui est de comprendre comment sont élaborés et transmis les savoirs sur les animaux, sur les plantes, sur la terre. La diversité est celle des supports, des publics, des modes de transmission. Il nous a paru important que chacun s'attache à les replacer dans le contexte de la période envisagée, mais aussi s'interroge que les relations, plus complexes qu'on ne croit, d'une période à l'autre. On s'aperçoit alors qu'une vision plus complète de tous ces passés différents peut nous conduire à réévaluer ce que nous croyions être la spécificité de chacun d'eux.

C'est pourquoi nous n'avons pas voulu faire une répartition générale par périodes chronologiques, plan qui aurait pu donner l'impression fautive d'une évolution linéaire de la pensée agronomique. Si à l'intérieur de chaque partie l'ordre des communications suit la chronologie, c'est parce que cet ordre, de simple commodité, laisse bien apparaître les confrontations qu'appelle leur rapprochement. Ce qui nous a paru important en premier lieu, c'est de souligner la façon dont le statut de l'agronomie et ses modes de transmission diffèrent suivant les époques. Mais en second lieu, il faut aussi tenir compte de ce qui passe ou ne passe pas d'une époque à l'autre. Dans les sciences, a remarqué Bachelard, il y a "une sorte de passé actuel dont l'action dans la pensée scientifique du temps présent est manifeste", par opposition à un autre passé, périmé ou erroné, et qui en tous cas n'agit plus⁵. Cette remarque est valide pour l'agronomie elle aussi, comme le montre la seconde partie. Les agronomes de chaque époque ont sélectionné, dans l'héritage reçu de leurs prédécesseurs, les matériaux qu'ils croyaient leur être utiles.

Cette recherche n'en est qu'à ses débuts. Dans le prolongement du colloque de Rennes, elle invite tous ceux qui se passionnent pour l'agronomie et son histoire à poursuivre leurs enquêtes et leurs échanges.

NOTES

1. Paris, S.E.V.P.E.N.
2. Paris, TEC & DOC - Lavoisier.
3. Paris, Editions du Seuil.
4. Les actes de ce colloque ont été publiés dans la revue Histoire & Sociétés Rurales, 1995, 3, pp. 203-260 pour cet atelier.
5. L'activité rationaliste de la physique contemporaine, Paris, P.U.F., 1951, p. 36; souligné par Bachelard.

Probabl^é non publi^é

PRESENTATION

[De la seconde partie]

Par F. Sigaut

Quelles sont, dans chaque milieu social et à chaque époque, les connaissances agronomiques qui font l'objet d'une élaboration spécifique ? Par qui cette élaboration est-elle faite, pour qui et dans quel but ? Quelles sont au contraire les connaissances qu'on passe sous silence et pourquoi ? Voilà, me semble-t-il, les questions qui font l'unité des très diverses contributions rassemblées dans cette seconde partie. L'accent est mis sur le contenu des savoirs et sur la façon dont ce contenu dépend des fins, des conceptions et des moyens qui caractérisent chaque société. Et, hasard heureux, la première contribution par ordre chronologique est aussi celle qui illustre le plus clairement, peut-être, cette problématique.

En comparant Hésiode et Xénophon, en effet, Charles Kanelopoulos montre combien le contenu de leurs oeuvres respectives dépend de la position de chacun d'eux dans la société de son temps. L'un et l'autre sont assez peu disert sur le détail des opérations techniques proprement dites, parce qu'ils les supposent déjà plus ou moins connues de leurs lecteurs, et parce que leurs buts sont ailleurs. Le paysan Hésiode rédige une sorte de

guide moral à l'usage de ses pairs. Pour eux comme pour lui, la réussite, c'est-à-dire la prospérité, est affaire d'activité et d'assiduité, et celles-ci se mesurent au respect du calendrier. Que chaque tâche soit exécutée en temps et en heure, conformément aux décrets des dieux et aux signes des saisons, telle est la règle de vie que doit se donner le paysan. Le contraste est grand avec l'univers de Xénophon, qui est celui de grandes exploitations (à l'échelle de la Grèce bien sûr, c'est-à-dire sans commune mesure avec les latifundia romaines) employant un personnel servile. Pour Xénophon, il s'agit de consigner ce que le maître doit savoir pour diriger avec compétence un domaine dont la gestion quotidienne est entre les mains de deux personnes : son épouse, pour les travaux domestiques, et un intendant, pour les travaux des champs. En somme, Hésiode et Xénophon inaugurent chacun une tradition bien identifiée, qu'on peut suivre jusqu'au XIXe siècle et même jusqu'au milieu du XXe : celle de l'agronomie morale d'une part, et le genre littéraire de la Maison rustique de l'autre.

Avec Stavros Lazaris et Henri Amouric, nous quittons l'agronomie au sens propre pour deux domaines voisins, l'art vétérinaire (l'hippiatrie) et la meunerie. Il s'agit de recherches en cours, sur lesquelles les auteurs ne nous donnent que des indications préliminaires, en quelque sorte. Nous y retrouvons cependant les mêmes questions.

On considère souvent que la société byzantine a perdu tout intérêt pour la philosophie, les sciences et les techniques de l'Antiquité. Mais c'est par l'intermédiaire de copies d'époque byzantine que toutes ces oeuvres nous sont parvenues. Or ces

copies coûtaient fort cher. Comment comprendre que pendant six à huit siècles, des générations de copistes aient continué à reproduire autant de textes considérés comme dénués d'intérêt ? S. Lazaris nous donne un élément de réponse. On y voyait des oeuvres littéraires, auxquelles on prêtait d'autant plus de valeur qu'il s'y trouvait de citations ou d'exemples du bon usage de la langue classique. Mais cet intérêt n'allait certainement pas jusqu'à l'indifférence complète envers les contenus. Il aurait suffi, sinon, de conserver les citations et les exemples et de jeter le reste. Il faut plutôt imaginer qu'à Byzance, l'intérêt pour les choses techniques et scientifiques était réel, mais qu'il n'était socialement admis que s'il était aussi au service du beau langage. La finalité n'était plus morale comme chez Hésiode, ni économique comme chez Xénophon : elle était philologique en quelque sorte.

Jusqu'ici, nous étions du côté du discours (écrit) et non des pratiques. Dans sa contribution, basée sur le dépouillement d'une masse considérable d'archives, H. Amouric nous fait voir les choses du côté des pratiques. Nous sommes avec lui dans un domaine, la meunerie, qui n'est pas celui de l'agronomie proprement dite mais qui lui est contigu, et où se retrouve le même genre de disparités. Les meuniers utilisent des meules d'origines fort diverses, venant parfois de fort loin : seule l'archéologie nous informe sur ce point, sur lequel les sources écrites sont à peu près muettes. Voilà l'exemple même d'une catégorie de savoirs que la société savante ignore complètement. A l'inverse, l'innovation mécanique laisse des traces des deux côtés. Dans son Théâtre des instrumens mathématiques et mécaniques (1578),

Jacques Besson avait imaginé des machines actionnées par des moyens qui nous paraissent tout à fait extravagants aujourd'hui, par exemple d'énormes pendules. Il est intéressant de constater que jusqu'au XVIIIe siècle en Provence, on essaie à plusieurs reprises et à grands frais de réaliser de semblables "utopies mécaniques". C'est la preuve que les inventions de Besson n'étaient pas seulement les rêveries d'un ingénieur solitaire.

Avec les contributions de Jean-Michel Chevet et de François Sigaut, nous revenons au domaine classique de l'agronomie. La question qu'ils posent l'un et l'autre, partant de sources et de prémisses différentes, est celle-ci : l'agronomie savante du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe a-t-elle eu une incidence mesurable sur les résultats de l'agriculture ? Leur réponse est, au moins en première approximation, négative. Il y a certes à cette époque une volonté de progrès nouvelle, qui a sans doute des effets positifs, y compris chez les paysans pourvu qu'ils fussent assez aisés. Mais les innovations qu'on peut repérer sur le terrain ne doivent pas grand-chose à des théories qui, même lorsqu'elles doivent déjà être considérées comme scientifiques, sont encore fondamentalement fausses. Après l'âge des recettes et des secrets, inauguré par Palissy au XVIe siècle, est venu celui des doctrines, inauguré par Tull au XVIIIe, et qui se prolongera jusqu'au début du XXe. Ces doctrines sont des sortes d'agricultures réinventées de A à Z par des auteurs qui sont un peu à l'agronomie ce que les inventeurs de mouvements perpétuels étaient à la mécanique. Elles sont vouées à l'oubli. Mais il en reste quelques inventions utiles, comme le semoir de Tull, qui feront leur chemin par d'autres voies.

L'essai de Bernard Denis, comme ceux de S. Lazaris et de H. Amouric, a un caractère préliminaire. Il se propose simplement de repérer les thèmes zootechniques présents dans les vingt premières années du Journal d'Agriculture Pratique (1837-1856), une des revues les plus diffusées au XIXe siècle. A cette époque, la zootechnie n'existe pas encore en tant que discipline. Le mot figure dans l'Essai [...] d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines d'A.-M. Ampère (1834), où il sera repris par le comte de Gasparin; mais il n'entrera dans l'usage courant que bien plus tard. L'avantage du dépouillement systématique auquel procède B. Denis, c'est de nous fournir le tableau complet des questions discutées à une époque donnée – et par conséquent de celles qui ne le sont pas. On n'est pas surpris, par exemple, de l'importance donnée alors à la controverse entre partisans des races anglaises et ceux des races indigènes. On l'est davantage par celle qui est donnée au "système Guénon" d'évaluation des qualités laitières des vaches par la forme de leur écusson. Mais en somme, ce système a quelque chose de semblable aux "secrets" des anciens chimistes et aux doctrines agronomiques. Comme eux, il implique l'idée que les êtres vivants, plantes ou animaux, sont dotés d'une capacité propre de produire, plus ou moins indépendante de ce qu'ils consomment.

Les deux dernières contributions, celle de Michel P. Bajon et d'Hélène Meininger, nous conduisent hors d'Europe. Mais elles ne nous éloignent pas des réalités européennes. Car il arrive que l'outre-mer fonctionne comme un miroir analysant, pour ainsi dire, en nous renvoyant une image de l'Europe qui aurait subi

une espèce de diffraction au contact des réalités locales. En première approximation, le docteur Weddell est un botaniste explorateur comme il y en eut tant, si ce n'est que certains de ses travaux relèvent clairement de l'ethnobotanique, cinquante ans avant que le mot ne soit inventé. Mais sa quête des plantes utiles nous instruit autant sur les besoins du vieux monde que sur les ressources du nouveau. Si Weddell s'intéresse particulièrement aux tubercules, c'est que l'avenir de la pomme de terre est alors gravement menacé par le mildiou et l'oïdium. Il n'est d'ailleurs pas le seul à chercher des solutions de substitution au fond des Amériques. A la même époque, un certain Lamare-Picquot parcourt l'Amérique du Nord dans le même but, s'intéressant notamment à une plante tubéreuse, Psoralea esculenta Pursh., dont nous apprenons du même coup qu'elle avait une importance notable dans l'alimentation amérindienne (Warner 1947). Et l'intérêt de Weddell pour la culture de la paille à chapeaux (les panamas) ne doit pas davantage à l'anecdote. La fabrication des chapeaux de paille est, au milieu du XIXe siècle, une industrie de premier rang, qui fait vivre des régions entières, notamment en Italie. Le fameux Chapeau de paille d'Italie, d'Eugène Labiche (1851) avait été payé 500 F, ce qui représentait une année du salaire d'un ouvrier à trente sous par jour.

De la contribution d'Hélène Meininger, il faut dire qu'elle est probablement unique. Nous avons très peu d'études détaillées sur l'histoire de la fertilisation; nous n'en avons presque pas du point de vue ethnographique, c'est-à-dire qui soient basées sur l'observation participante, longue et minutieuse, des faits

et gestes dans une communauté donnée à un moment déterminé de son histoire. Or c'est l'observation directe et elle seule qui peut permettre de décrire, non seulement les pratiques réelles, mais les interprétations à l'aide desquelles les membres de la communauté leur donnent un sens en se les expliquant à eux-mêmes. De ce point de vue, on peut dire que nous en savons plus aujourd'hui sur les paysans de Cotacachi en Equateur que sur n'importe quelle communauté équivalente en Europe. Compte tenu des particularités de la région, notamment de son climat tempéré par l'altitude, il n'est pas étonnant d'y retrouver des procédés de fertilisation connus ailleurs. Ce qui est remarquable, c'est la similitude de certaines interprétations locales avec celles des anciennes agronomies de l'Europe. S'agit-il effectivement d'un héritage européen, transmis par les colonisateurs espagnols aux XVIe et XVIIe siècles ? Ou avons-nous affaire à deux élaborations indépendantes, qui ne se ressemblent que parce qu'elles sont basées sur des pratiques semblables ? Il faudra d'autres travaux de ce genre pour pouvoir répondre à cette question. Du moins devons-nous reconnaître à H. Meininger le mérite de l'avoir posée. Nous pouvons également affirmer, grâce à elle, que les anciennes théories agronomiques n'étaient pas seulement des spéculations savantes, puisque nous en voyons certains éléments à l'oeuvre dans la pensée des paysans de Cotacachi. On avait des raisons de penser que, dans ce domaine, pensée savante et pensée populaire avaient d'étroits rapports entre elles. Il est bon d'en avoir une preuve.

Déc. 1996 - Jan. 97

REFERENCE

WARNER, Marjorie F. (1947), "Lamare-Picquot and the Breadroot", Agricultural History, 21: 23-26.

→ Traditions agronomiques européennes
(CTHS, 1998)